



## EXPÉ AU DAULAGHIRI

par  
Arnaud  
Pasquet

Ci-dessus, le Dhaulagiri. L'itinéraire visé est l'arête au centre gauche, le long de la face rocheuse

Le Dhaulagiri, 8167 m, est assurément une des plus belles montagnes du monde et elle me faisait rêver depuis plusieurs années.

Pour mon troisième 8000, je voulais quelque chose de plus difficile, même si le Manaslu en 2010 n'avait pas été une partie de plaisir (nous étions les deux dernières semaines seuls sur cette montagne, privilège rare). Comme pour le Manaslu, seuls huit français avaient foulé sa cime avant notre arrivée aussi Claude n'avait pas eu grand mal à me convaincre d'y aller, malgré mon envie de me frotter à l'Annapurna.

Toujours dans les mêmes conditions, à savoir pas de sherpa, pas de guide, pas d'oxygène, petite équipe, et au printemps (il y a moins de monde qu'à l'automne). Comme pour l'Afghanistan, je propose un trek en parallèle (jusqu'au camp de base) et nous voilà donc quatre alpinistes (moi, Claude, Fred, Claire) et quatre trekkeurs au départ de Roissy début avril.

Après plusieurs jours de marche, nous atteignons le camp de base à 4700 m, au terme d'une dernière étape d'anthologie (un passage glacé et une traversée exposée, et une gorge d'une beauté exceptionnelle). Le lendemain nous faisons connaissance avec une forte équipe de dix polonais arrivés en même temps que nous et allons déposer un peu de matériel au départ de la voie. Rapidement, Claude, blessé au dos, doit partir. C'est un coup dur car nous devons faire cordée commune tous les deux et c'est un ami qui s'en va.

Le début de notre ascension a de quoi laisser perplexe : faut-il partir à gauche sous des cônes d'avalanche, en plein milieu dans la chute de séracs, ou à droite dans le mixte neige-rocher raide ? Le choix se portera sur ce dernier mais ce qui ressemblait à une cheminée verticale mais facile de quelques mètres est en fait un passage bien compliqué ! Les crampons crissent, cherchent la moindre prise et le rétablissement sur une dalle à droite est une horreur. La suite est raide mais enneigée, puis on atteint une rampe qui part en diagonale et qui est le départ de la traversée sous le petit Eiger, une montagne réputée pour déverser son lot de pierres. Ensuite, c'est facile jusqu'à la grande et magnifique combe que nous remontons, droit vers une nouvelle barrière de séracs qui doit mener au plateau où nous établirons notre camp 1, à 5700 m. Ce trajet est exposé aux chutes de glace, aux crevasses et aux avalanches. Cela se vérifiera d'ailleurs par la suite, des séracs tomberont sur notre trace, et nous nous prendrons le souffle d'une petite avalanche qui arrivait droit sur nous. Pourtant, ce trajet, il faudra le faire plusieurs fois, avec un sac chargé à ras bord de matériel (tentes, nourriture, cordes etc). Dix à douze heures à faire la trace à chaque fois : épuisant. Surtout en plein cagnard. Il est en effet toujours étonnant de voir en Himalaya les grandes amplitudes de température qu'il peut y avoir. On peut crever de chaud dans une combe, puis se prendre la tempête quelques heures plus tard, passer de +5° à -30° en relativement peu de temps.

La suite, c'est la longue montée au camp 2, que l'on doit installer le long de l'arête de neige, vers 6700 m. Lorsque nous y montons, avec les polonais, le mauvais temps survient dans l'après-midi. Mes compagnons posent leur tente commune sur la neige, avec d'autres, quant à moi je veux monter plus haut, mais deux heures après, la tempête et la nuit arrivent, il faut faire vite. Les polonais creusent une plate-forme confortable sous un sérac. Je fixe ma tente avec une broche à glace, en creusant une petite plate-forme quelques mètres à leur droite mais le sérac est bombé et empêche d'en creuser une aussi confortable qu'eux, et la pente est bien raide. Argh ! L'endroit est très exigü, à peine pour une personne, mais j'accueille le leader de l'expédition polonaise avec moi : il y a juste la place de s'asseoir serrés. Ce qui suit fut la nuit la plus horrible que j'ai passée en montagne. Le sérac, au lieu de nous protéger, comporte une goulotte sur son côté qui centralise les coulées de neige venant du dessus. Dès la tombée de la nuit, elles s'abattent sur nous et nous poussent un

peu plus à chaque fois dans le vide. En restant ici, je nous saisis condamnés. Malgré mes « we must leave » mon compagnon ne veut pas quitter la tente et semble assez serein. Je ne le suis pas du tout ! Tout habillé, je suis prêt à bondir. 2 h 30 : un bruit sourd, une coulée plus forte déferle sur la toile. Jerzy bondit hors de la tente, je lui jette ses chaussures, j'attrape mon duvet et sors accroupi, luttant contre le torrent de neige qui me tombe sur le dos. Nous trouvons refuge dans la tente polonaise, déjà en surnombre. La porte ne ferme pas, le vent souffle dans leur tente, nous allons être tassés les uns sur les autres mais je le sais, nous sommes sauvés. Le lendemain nous redescendons tous et constatons les dégâts.

Rien ne nous sera épargné durant cette expédition. Nous quatre français redescendrons notamment une fois en catastrophe au camp de base sous un orage, pour ne pas se voir pris au piège là-haut. Pour ma part, ce sera un beau début de chute dans une crevasse alors que j'étais seul, m'en sortant par un réflexe.



Au camp de base, toutes les autres expéditions sont arrivées : allemands, indiens, japonais, espagnols, avec quelques grosses pointures. La météo ne laisse que peu d'espoir de sommet. Des vents de 80 à 100 km/h balaient en permanence l'arête sommitale, même par temps clair. Il nous faut souvent redescendre et attendre au camp de base que le vent se calme, sans succès. Gravier la raide pente de glace au dessus du camp 2 dans ces conditions est voué à l'échec. Sans possibilité de retour. Tout le monde s'accorde là-dessus.

Fred et moi décidons toutefois d'aller faire le Tukucho, un sommet en face, accessible depuis le plateau du camp 1, ce qui rendra fou un des sherpas japonais à notre retour (nous n'avons pas de permis : plus nous montons, plus la vue derrière nous sur le Dhaulagiri est majestueuse. Que cette arête est belle ! La vue à droite sur la chaîne des Nilgiri et des Annapurnas n'est pas mal non plus. Le temps est dégagé mais le vent souffle toujours très fort au sommet du Dhaulagiri, cela se voit à l'aspect des nuages. Cette journée sera très éprouvante mais nous irons jusqu'en haut du sommet Ouest (bien plus bas que le vrai sommet plus loin), malgré l'arrivée des nuages venant du fond de vallée. Petite consolation. À la descente nous nous trouvons rapidement dans le brouillard et finissons par nous perdre, malgré notre boussole. Nous sommes exténués. Partis légers, sans nourriture, sans eau, sans duvet, la situation pourrait être critique. Mais nous sommes sereins. Nous pouvons très bien passer une



nuit dehors, en creusant un trou. L'erreur serait de continuer à errer. Il neige toujours. Fred commence alors à creuser une grotte dans la neige. Je suis crevé, comme rarement je l'ai été. Dans notre trou nous réfléchissons et sommes d'accord sur la direction à suivre pour retrouver un endroit connu. Nous décidons alors de repartir et nous retrouvons nos tentes une heure plus tard, avant la nuit, au grand soulagement de Claire, qui nous attendait à la tente, en sifflant de temps en temps dans le vent.

Nous rallumons le téléphone satellite le lendemain, quasi vide niveau batteries, pour avoir des infos météo : le vent ne faiblira pas avant notre départ. Le bon créneau météo arrive juste après. Nous remballons alors tout le jour même, pour aller faire un aller-retour express au camp de base de l'Annapurna, afin de ne pas rester à rien faire la dernière semaine, on a assez attendu.

Rageant. Mais je ne regrette pas grand-chose, le fait d'arri-

ver les premiers, chercher son chemin etc, fut une bonne expérience. D'autant plus que malgré les bonnes conditions rencontrées quinze jours plus tard, personne ne fera le sommet parmi tous les autres alpinistes étrangers et deux morts seront à déplorer dont un fort guide espagnol (plus un œdème cérébral, des gelures, et huit personnes secourues grâce à ce qu'on considère comme la deuxième plus grande opération de sauvetage et de grande solidarité en Himalaya à ce jour, impliquant hélicoptères et alpinistes venus du camp de base de l'Everest, notamment Simone Moro). Ce sommet ne pardonne pas.

Premier échec sur un 8000 pour ma part, sans avoir eu l'occasion de véritablement tenter ma chance, et c'est ça le plus rageant. Mais je n'aurais très sûrement pas fait mieux que les autres, et comme le disait un alpiniste présent sur place à qui je faisais part de mes états d'âme : « Come back is the most important, summit is bonus. »